



HAL
open science

Le Grand Compromis et la mémoire familiale : les ex-nobles russes à l'époque stalinienne

Sofia Tchouikina

► **To cite this version:**

Sofia Tchouikina. Le Grand Compromis et la mémoire familiale : les ex-nobles russes à l'époque stalinienne. *Revue d'Etudes Comparatives Est-Ouest*, 2006, Mémoire à l'Est, 37 (3), pp.165-197. 10.3406/receo.2006.1779 . halshs-01904629

HAL Id: halshs-01904629

<https://shs.hal.science/halshs-01904629>

Submitted on 26 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**LE « GRAND COMPROMIS »
ET LA MÉMOIRE FAMILIALE
LES EX-NOBLES RUSSES À L'ÉPOQUE STALINIENNE**

SOFIA TCHOUIKINA

INTRODUCTION

Durant la période stalinienne de l'histoire soviétique, les mots « grand » et « puissant » étaient récurrents dans le discours officiel. L'ampleur des transformations économiques et politiques impressionnait les contemporains – habitants, observateurs occidentaux, dirigeants du pays eux-mêmes (Colton, 1995 ; Paperny, 2002) – mais aussi les scientifiques qui, reprenant à leur compte cette terminologie, évoquèrent le « grand tournant » des valeurs révolutionnaires (Timasheff), la « grande terreur » (Conquest), le « grand accommodement » de Staline avec la classe moyenne soviétique (Dunham). Fidèle à cette tradition, l'auteur du présent article étudie l'époque stalinienne comme celle du « grand compromis ».

La liquidation de l'ancien et du traditionnel dans les années postrévolutionnaires au profit du « nouveau » et du « grand » a entraîné des phénomènes généralisés de recomposition identitaire. La révision des biographies et l'adaptation des histoires familiales aux canons soviétiques n'épargna aucune couche de la population. Tout citoyen pouvait avoir dans son entourage un élément susceptible de lui causer du tort. Même une famille loyale au régime avait le cas échéant un parent « émigré », « bourgeois », « koulak », « déporté », « socialement dangereux », « déchu de ses droits civiques », « exclu du Parti » ou, encore, « non-travailleur ». Il fallait dissimuler ce fait dans les questionnaires (*anketa*) que l'on remplissait en vue d'obtenir un travail ou d'adhérer au Parti. Toutes les catégories de la population sans exception (modestes ou aisées, instruites ou non) furent confrontées à ce processus d'adaptation biographique aux exigences de la nouvelle idéologie dominante (Alexopoulos, 2003 ; Garros, Korenevskaya & Lahusen, 1995 ; Halfin, 2000 ; Hellbeck, 2001 ; Smirnova, 2003 ; Studer, Unfried & Hermann, 2002).

Une couche de la population fut spécialement exposée à la nécessité de trouver un compromis entre le passé et le présent, à savoir l'ancienne noblesse, cible d'une discrimination systématique lors du « grand tournant ». Tout individu détenteur d'un titre nobiliaire avant la Révolution était obligé, dans les années 1920-1930, de répondre dans l'*anketa* : « origine sociale – noble ». Cette classe représentait approximativement 1 % de la population du pays et 7 % de celle de la capitale impériale, Saint-Pétersbourg (Rašin, 1956). Ses représentants ressentirent d'autant plus durement la politique discriminatoire des années 1920-1930 que la transformation politique avait totalement remis en question leur mode spécifique de socialisation et leur statut prérévolutionnaires.

L'objectif de cet article est d'essayer de comprendre comment, dans de telles conditions, s'est transmise la mémoire familiale de l'ancienne élite. Après m'être penchée sur les caractéristiques de la transmission de la mémoire chez les nobles avant la Révolution, je m'attacherai à retracer les stratégies identitaires de survie sociale de ce groupe dans les vingt premières années du nouveau régime, les modèles mémoriels cultivés – entre rupture et continuité – en vue de s'adapter au système soviétique et l'impact de cette mémoire sur les générations postérieures. L'analyse en profondeur de la mémoire familiale d'une classe sociale particulièrement stigmatisée permet d'illustrer un problème plus général : celui des conséquences pour la société soviétique et postsoviétique du « grand compromis » des années 1920-1950.

Mon approche de la mémoire s'appuie ici sur les travaux de Maurice Halbwachs relatifs aux modalités de la mémoire et de l'oubli qui offrent une perspective fort prometteuse pour aborder les transformations socio-culturelles. Ils montrent comment l'identité collective se fonde sur un ensemble de souvenirs. Selon Halbwachs, un groupe social existe s'il partage une mémoire, laquelle se constitue à partir de l'expérience émotionnelle commune aux membres du groupe. À la différence de l'histoire du groupe qui, tel un monument, a une forme achevée, un début et une fin, la mémoire reste sensible aux influences extérieures et se transmet de génération en génération au travers de rapports émotionnels. Quand le groupe social cesse d'exister, l'histoire prend la relève de la mémoire vive (Halbwachs, 1950).

D'autres travaux mettant en valeur la dimension sociale de la mémoire ont également inspiré ma recherche, notamment ceux qui relient les pratiques mémorielles au statut social des personnes qui les font vivre. Des recherches sociologiques ont ainsi montré comment certains groupes sociaux développent une mémoire longue et d'autres une mémoire courte (Zonabend, 1980) ou bien comment une mémoire peut raccourcir ou, au contraire, s'allonger à la faveur d'un changement de mode de vie. Certains groupes ont une mémoire familiale « généalogique », d'autres une « mémoire qui s'inscrit dans le vécu » (Le Wita, 1984, 1998). L'analyse d'un récit autobiographique peut témoigner du poids de l'héritage familial dans la vie d'un individu tout en nous permettant de mieux connaître la communauté à laquelle il appartient. Autrement dit, la mémoire abordée dans ses multiples dimensions fournit un outil sociologique précieux pour l'étude des transformations culturelles et de leurs rapports avec les changements structurels des sociétés.

La présente recherche est fondée sur un corpus diversifié de sources autobiographiques. Il s'agit en premier lieu d'entretiens approfondis que j'ai réalisés entre 1996 et 2002 avec des personnes issues de la noblesse, nées dans les années 1905-1918. Sur les vingt-trois entretiens, vingt ont eu lieu avec des femmes. Cet échantillon ne couvre néanmoins pas toutes les stratégies de vie et c'est pourquoi j'ai recouru à des sources complémentaires afin d'enrichir les informations et les interprétations (mémoires, histoires de famille et autobiographies publiés, manuscrits produits par cette même génération). J'ai également utilisé d'autres entretiens, conduits par mes collègues et par moi-même dans le cadre de projets de recherche différents¹. C'est dans l'ancienne capitale, Léninegrad, que l'on trouve la plus forte concentration de « ci-devant nobles » et c'est là aussi que la répression à leur encontre a été la plus forte. J'ai donc choisi cette ville pour recueillir les témoignages de personnes issues de la noblesse qui ont vécu à Léninegrad soit dans les années 1920, soit dans les années 1930, y étudiant ou y travaillant. Leur socialisation secondaire a coïncidé avec la période de construction du socialisme et, parvenues à un âge avancé, elles ont connu la perestroïka. Leurs récits permettent d'observer la manière dont le « passage » d'un groupe social à un autre est vécu et d'analyser les mécanismes d'acquisition d'un « nouveau moi » aux différents stades de l'évolution historique.

Les entretiens avec les nobles nés dans les années 1910 nécessitèrent plusieurs séances et furent parfois difficiles. Malgré les précautions d'usage pour gagner leur confiance, beaucoup d'interlocuteurs potentiels refusèrent ma proposition, prétextant une incapacité phobique à remuer ces années douloureuses et à les partager avec autrui. Leur refus de communiquer avec une sociologue s'explique, selon moi, par leur difficulté à admettre qu'ils avaient vécu un déclassement qu'ils peinent à assumer faute de pouvoir l'insérer dans une (ré)interprétation présentable du passé soviétique. En revanche, ceux qui acceptèrent avaient visiblement envie de justifier leur propre expérience d'accommodation et de décrire la trajectoire de la noblesse en URSS de manière relativement positive.

1. Il s'agit notamment d'entretiens biographiques conduits à la fin des années 1990 dans le cadre des projets de recherche du Renvall Institut, Helsinki, consacrés à la structure sociale de l'URSS entre les deux guerres et à celle de l'intelligentsia russe. Cet ensemble d'environ quatre-vingts entretiens comporte des récits de vie des représentants de différentes couches sociales de la société soviétique, des personnes qui étaient jeunes dans les années 1930 (par exemple, des ouvriers voisins de nobles dans les appartements communautaires) et des descendants de la noblesse et de la grande bourgeoisie nés avant et après la Deuxième Guerre mondiale.

Cependant, malgré ces bonnes dispositions, l'évocation de souvenirs fut, pour eux également, très éprouvante. À l'évidence, l'époque stalinienne qui contraignit cette frange de la population à rechercher dans des conditions critiques un compromis entre le passé et le présent a laissé des souvenirs douloureux qui perdurent.

D'une manière ou de l'autre, la mémoire familiale est évoquée tout au long du récit des personnes interviewées. Les souvenirs nostalgiques de leurs parents et grands-parents, ajoutés aux leurs et à leurs propres épreuves, ont marqué leur existence. J'ai analysé les récits dans leur contenu et dans leur forme, m'intéressant notamment à la « longueur » de la mémoire familiale, aux sujets abordés, à la manière de s'exprimer, au nombre de parents et d'ancêtres mentionnés, à la tonalité du récit. J'ai ainsi pu étudier deux dimensions de la mémoire noble : la mémoire en tant que représentation collective et la mémoire comme pratique sociale.

1. LA TRANSMISSION DE LA MÉMOIRE DANS LES FAMILLES NOBLES SOUS L'ANCIEN RÉGIME

Au début du XX^e siècle en Russie comme ailleurs, les nobles à la recherche de leur identité se tournaient vers le passé et puisaient dans la vie de leurs ancêtres la légitimation de leur statut présent. L'histoire familiale était, pour le noble, un moyen de s'affirmer en tant que tel et un sujet prisé de conversation mondaine. Les ancêtres qui s'étaient illustrés dans les grandes batailles, leur contribution à la vie scientifique et culturelle, sociale et philanthropique étaient autant de motifs de s'enorgueillir.

La mémoire familiale était non seulement portée par les individus, mais encore inscrite dans les biens. C'est d'ailleurs pourquoi le domaine était vu comme l'espace idéal d'éducation. L'enfance dans la propriété était considérée comme l'étape obligée de la biographie d'un représentant de l'élite, élevé « à l'ancienne » sous le contrôle des parents et de serviteurs dévoués, dans la tradition orthodoxe, à l'abri des influences néfastes, proche de la terre, de la nature, des paysans (Wachtel, 1990). Tout dans le domaine rappelait l'appartenance du jeune noble à la lignée : dans le parc, les allées bordées d'arbres plantés bien avant sa naissance ; au salon, les portraits de ses ancêtres, les trophées de guerre et de chasse – les armes, les peaux d'ours ; dans les débarras, les vieux uniformes, les robes et les chapeaux d'antan. De surcroît, bien des propriétés comportaient des pièces « musées » fermées à l'usage courant et conservées telles qu'elles étaient à l'époque d'un événement marquant du passé familial. Une des

mémorialistes évoque ainsi « une petite pièce plongée à moitié dans la pénombre, les murs couverts des portraits en uniforme des maîtres de maison. Personne n'y vivait, on y stockait les pommes, on y accrochait les fusils de chasse et, surtout, elle contenait le canapé sur lequel était mort en 1891 l'arrière grand-père, Piotr Afanassevitch. Une pendule était arrêtée à l'heure de sa mort » (Aksakova-Sivers, 1988). Un autre mémorialiste fait état, dans une propriété, d'une habitation indépendante de trois pièces où s'était arrêté l'empereur Alexandre I^{er}, hôte de la maîtresse de maison pour une nuit après son départ définitif de Saint-Pétersbourg (Šeremetev, 1899).

Outre l'appartenance à une lignée, le domaine symbolisait aussi l'appartenance à une classe. Comme l'ont remarqué les contemporains, tous les domaines présentaient certains traits communs dans l'architecture, l'agencement de l'espace, l'aménagement intérieur de la propriété. En fréquentant les maisons de voisins, de parents et d'amis dans des régions différentes, on retrouvait cet arrangement imperceptiblement familier : meubles et murs couverts de tableaux et de portraits, façades envahies par le lierre, appuis de fenêtre fleuris, armoires anciennes regorgeant de vaisselle. Ces espaces de vie contribuaient à cultiver le sentiment d'appartenance patrimoniale, familiale, de classe. De même, le processus de socialisation des jeunes nobles au sein de la famille jouait un rôle significatif dans la transmission de la mémoire familiale et de l'identité de classe. Conjuguant l'enseignement (études classiques et usages mondains) et l'éducation (principes religieux et moraux) (Muraveva, 1995), il passait aussi très largement par les échanges entre les jeunes et leurs aînés : à côté des échanges spontanés, des heures consacrées à la conversation étaient prévues dans certaines familles après le dîner ou avant le thé du soir (Trubeckoj, 1989).

L'histoire des familles avait ses pages « héroïques » et ses pages « tragiques ». Aux tragédies individuelles, s'ajoutaient les drames partagés, les drames de classe. Ce fut d'abord l'épreuve douloureuse du dépérissement de l'économie seigneuriale. La faible efficacité de l'agriculture et l'appauvrissement progressif des propriétaires fonciers les contraignirent à émigrer en ville. Les marchands accaparèrent les terres, la vie se mercantilisa, l'inquiétude grandit (Becker, 1985 ; Manning, 1982 ; Korelin, 1979). La Première Guerre mondiale, qui coûta la vie à de nombreux officiers, aggrava encore la situation économique des propriétaires terriens. Elle bouleversa l'ordre patriarcal, encouragea l'émancipation des femmes, apportant des changements radicaux dans l'existence des familles nobles en Russie comme ailleurs (Meyer, 1991).

Si profonde qu'ait été la crise ayant frappé la noblesse à partir des années 1880, elle n'ébranla pas la domination symbolique des nobles dans la société et leur suprématie parmi les serviteurs de l'État et les propriétaires terriens (Becker, 1985). Comme le remarque B. N. Mironov, « l'accession à la noblesse d'individus issus d'autres couches de la société n'a pas affaibli mais, au contraire, favorisé la transmission d'une culture de la noblesse, de ses traditions de classe, de sa conception de l'honneur, de sa mentalité, des bonnes manières. Personne en effet n'était aussi pointilleux et n'observait avec autant de rigueur ces codes que les nouveaux nobles » (Mironov, 1999). Les acteurs économiques et les membres de l'intelligentsia critique eurent beau rejeter la culture noble et tenter d'élaborer des valeurs nouvelles, les styles de vie différents ne réussirent pas à s'imposer dans l'élite. De plus, le poids des représentations normatives ralentit la formation des classes, de la conscience de classe, de l'identité (Clowes, Kassow & West, 1991 ; Balzer, 1996).

En revanche, la révolution d'Octobre provoqua un renversement des symboles dans la société. Titres, décorations, diplômes, biens, privilèges devinrent des capitaux négatifs, l'héritage embarrassant du passé dans la nouvelle vie soviétique. Les représentants de la noblesse furent assimilés à la classe de la « bourgeoisie » (devenue, dans la langue de la presse, « les ci-devant », « les gens d'autrefois » – *byvšie*) (Fitzpatrick, 1993 ; Smirnova, 2003). Ceux qui n'émigrèrent pas et restèrent, de gré ou de force, en Union soviétique furent confrontés à des problèmes inédits : comment survivre, comment s'adapter au nouveau régime, que répondre dans les questionnaires, qui être, qui fréquenter, que ressentir et comment élever ses enfants ?

2. LES STRATÉGIES AUTOUR DU NOM : L'UTILISER, LE CACHER, L'OUBLIER ?

Tous les membres des anciennes classes privilégiées ne portaient pas le même jugement sur le nouveau régime (Channon, 1987 ; Vihavainen, 2004). Les uns fondaient leur espoir sur la victoire de l'Armée blanche et rejoignaient ses rangs, d'autres espéraient la victoire de l'Armée rouge, redoutant que celle des blancs conduisît à l'établissement d'un gouvernement réactionnaire. Pour certains, les bolcheviks étaient l'unique force réelle du pays capable, avec le temps, de rétablir l'ordre ; ils en avaient, pour cette raison, une perception plutôt positive et étaient soucieux de se rendre utiles au nouveau pouvoir. Beaucoup, au contraire, étaient horrifiés par les principes de l'idéologie bolchevique, par les expéditions puni-

tives et les massacres fomentés dans le contexte révolutionnaire par les dirigeants du Parti. Beaucoup vivaient en espérant le rétablissement de l'ancien régime et des privilèges passés. Si différentes qu'aient été, dans les premiers temps, les réactions des « ci-devant » à la révolution d'Octobre, leur attitude à l'égard du régime s'est par la suite uniformisée. Elle était faite de crainte, de peur, d'incrédulité, de méfiance généralisée, sources d'un profond sentiment d'instabilité.

La période du Premier plan quinquennal et de la « révolution culturelle stalinienne » (Fitzpatrick, 1979 ; David-Fox, 1999) fut, de ce point de vue, un moment crucial. C'est à cette époque (de la fin des années 1920 au début des années 1930) qu'un grand nombre de « ci-devant » fut évincé dans le cadre de la grande purge de l'appareil du Parti et des soviets ; de l'expropriation des exclus lors des campagnes contre les « éléments oisifs » ; de la réduction drastique de la surface d'habitation allouée aux individus ; des procès exemplaires intentés aux « spécialistes de l'ancien temps », ingénieurs et savants, accusés de sabotage ; du renforcement de la discrimination selon le « principe de classe », en particulier pour l'accès à l'enseignement supérieur ; de l'élimination progressive des entreprises privées et de l'étatisation de tous les secteurs de l'économie ; de l'institution des passeports qui facilitait le contrôle de la population (Bailes, 1978 ; David-Fox, 1999 ; Fitzpatrick, 1978 et 1999 ; Gerasimova & Čujkina [Tchouikina], 2000 ; Kessler, 2001 ; Leбина, 1999 ; Moine, 1997 ; Shearer, 2004). C'est donc de cette époque que date le compromis comme mode de fonctionnement normal de la relation avec soi-même, l'entourage et l'État.

Dans cette atmosphère d'angoisse, le nom de famille, évocateur de la condition sociale d'avant la Révolution, devenait l'obstacle principal à une adaptation à la vie nouvelle. Les recherches effectuées ces dernières années dans les archives ont révélé que plus l'origine était noble, plus le nom porté par une personne était connu, plus elle avait de chance d'attirer l'attention de la police secrète avec toutes les conséquences funestes qui en découlaient. Au temps des arrestations massives de nobles, la consonance du nom constituait un des critères de sélection des victimes. L'historien V. A. Ivanov a montré, sur la base des archives, qu'à Léninegrad, ceux qui portaient des noms connus de l'histoire de la Russie risquaient leur vie davantage que les autres personnes de même condition sociale (Ivanov, 1997). Toutefois, pour les contemporains, travestir son nom et son origine n'allait pas de soi ; certains trouvaient cela dangereux, d'autres méprisables, d'autres encore irréalisables. Les interviews et les souvenirs renvoient à trois types d'attitudes à l'égard du nom de famille : la

première consistait à tirer « avantage » d'un nom célèbre, la deuxième à dissimuler son origine sociale, la troisième à adapter un nom de vieille famille aux conditions nouvelles.

2.1. LE NOM COMME ATOUT EN SITUATION DE CRISE

Le régime soviétique, s'il voulait du passé faire table rase, n'en était pas moins constamment en quête de légitimité, cherchant dans l'histoire des figures – « pères spirituels », prédécesseurs – susceptibles de le conforter (Geldern, 1993 ; Petrone, 2000). C'est ainsi qu'à différentes périodes, le souvenir de telle ou telle personnalité, éventuellement dénigrée à peine quelques années auparavant, put être mobilisé. Certains nobles surent exploiter ce trait du régime dans des situations critiques. Des familles nobles portant de « grands » noms élaborèrent une stratégie de survie en référence aux noms glorifiés ou dénigrés par la culture russe officielle du moment. Dans la mesure où beaucoup étaient les descendants de plusieurs personnalités célèbres de l'histoire de la Russie, ils pouvaient choisir celle qui était la plus adaptée aux circonstances. Ainsi, le salut du prisonnier ou de l'exilé, le retour au travail de l'exclu dépendaient de l'apptitude des parents et des connaissances à évaluer la situation et à prouver le non-sens des sanctions prises à l'encontre d'un descendant de tel personnage historique. Pour convaincre, il fallait assimiler le langage et le raisonnement des fonctionnaires soviétiques.

E. I. Vochtchinina relate comment une de ses relations, arrière-petite-fille du Décembriste Bestoujev-Rioumine, réussit, dans les années 1920, à sauver son mari de l'emprisonnement, arguant de ses liens de parenté avec l'un des premiers révolutionnaires pour démontrer l'absurdité de son arrestation. Elle rappelle aussi que l'on avait chassé de Léningrad en 1935 une famille de descendants du général Koutouzov mais qu'à la fin des années 1930, lorsque beaucoup de héros russes furent réhabilités et leurs noms réintégrés dans l'histoire officielle, les descendants de Koutouzov purent revenir dans la ville². V. V. Gagarina, quant à elle, raconte comment elle parvint un jour à faire sortir de prison son mari, le prince Gagarine, en faisant appel à son père, fondateur de l'Institut polytechnique de Saint-Pétersbourg : « Le père de Piotr, mon mari, a créé l'Institut polytechnique. Il défendait ses étudiants révolutionnaires. Frounzé y a fait ses études et Andreï Grigorievitch a empêché à l'époque son arrestation. Lénine lui avait délivré une attestation : "Ne pas inquiéter Andreï Grigorievitch

2. Entretien avec Ekaterina Ilinitchna Vochtchinina, née en 1909 (Pétersbourg, 1998, 2001, 2005).

Gagarine et lui allouer pour ses travaux scientifiques la quantité indispensable de pétrole”. Ce document se trouvait au Musée Lénine mais il nous en restait une copie et, un jour, elle nous a été fort utile. En 1935, Piotr est arrêté une première fois. Je suis allée voir l’académicien M. qui connaissait bien son père. Je lui ai demandé s’il pouvait nous aider : “Vous avez une copie de ce papier de Lénine, le “pétrolier” comme nous l’appelions. – Oui, nous en avons une”. Je l’ai apportée et il s’est démené. Trois jours plus tard, ils relâchaient Piotr. Nous étions déjà condamnés à l’exil mais ils ont annulé leur décision »³. Néanmoins, l’« attestation pétrolière », qui permit d’éviter une issue tragique au milieu des années 1930, cessa bientôt d’être un argument suffisant contre la répression et ne sauva pas son propriétaire de la « grande terreur ».

2.2. LA STRATÉGIE DE DISSIMULATION

Le lien de parenté avec des personnes célèbres n’était pas toujours d’un grand secours et pouvait même susciter une attention accrue de la part d’autorités à l’affût de l’origine sociale des citoyens. Dans ce contexte, tous souhaitaient que leur nom de famille passât inaperçu mais beaucoup n’y parvenaient pas. I. V. Arnold⁴ rappelle que sa plus jeune soeur « ne pouvait cacher son origine noble parce qu’elle avait épousé un Dostoïevski, dont l’origine était notoire. En ces temps-là, tout document où paraissait le nom Dostoïevski était détestable ». Cependant, son nom de jeune fille étant moins connu, elle réussit à dissimuler son origine sociale à l’entrée à l’Institut pédagogique : « je n’ai pas écrit la vérité dans le questionnaire, j’ai écrit « de petite bourgeoisie ».

Dans beaucoup de familles, le problème du nom fut résolu une fois pour toutes par les membres de la vieille génération qui choisirent de détruire les documents et les objets témoignant symboliquement de la condition de la famille. Les professions, les distinctions, les biens tombaient alors dans l’oubli et seule une fraction du passé était convertie en informations susceptibles de figurer dans un formulaire. I. E. Gedroitz⁵ rapporte que sa grand-mère « avait brûlé son véritable acte de naissance et lui avait procuré un acte de naissance soviétique des plus ordinaire » où elle était simplement la fille de Monsieur et de Madame Untel. Elle lui ordonnait d’écrire : « père – militaire, mère – infirmière ». I. V. Arnold

3. Entretien avec Varvara Vassilievna Gagarina, née en 1913 (Pétersbourg, 1998).

4. Entretien avec Irina Vladimirovna Arnold, née en 1908 (Pétersbourg, 1999, 2000).

5. Entretien avec Irina Evguenievna Gedroitz, née en 1915 (Pétersbourg, 1998).

avait elle même élaboré les renseignements concernant ses parents : « je conservais un formulaire chez moi, dans mon secrétaire, et le recopiais toujours scrupuleusement pour ne pas faire d'erreur ».

Les nobles s'efforçaient de dissimuler les renseignements réellement dangereux et, dans la mesure du possible, de les oublier. La façon la plus radicale de rompre avec le passé consistait à cacher son origine sociale, à migrer dans une autre région de la Russie et à couper les liens avec sa famille et ses amis. N. V. Hesse évoque dans une interview cette stratégie qui fut celle de sa mère, tout à la fois aristocrate et bolchevique passionnée, convertie à la doctrine du Parti. En 1918, Elizaveta von Hesse quitta Saint-Pétersbourg avec sa petite fille, ses parents, son mari et acquit dans une autre ville une seconde formation pédagogique, sanctionnée par un diplôme soviétique. Par la suite, elle mena une vie nomade, travaillant à la campagne dans des orphelinats et des écoles, cachant au Parti et à sa fille tout ce qui relevait du passé. Elle ne parvint pourtant pas à un mimétisme parfait et ne put se débarrasser de son style professeur de lycée d'avant la Révolution. Elle fut traitée d'« intellectuelle au pince-nez » par ses camarades du Parti et resta une étrangère pour les gens avec lesquels elle eut à travailler⁶.

Cette stratégie de rupture avec le passé, rationnellement construite, eut des conséquences paradoxales. Par des chemins tortueux, elle conduisit la mère à la carrière souhaitée dans le Parti et dans l'administration à la fin des années 1930 mais elle provoqua aussi des drames personnels : la solitude, l'incompréhension mutuelle entre la mère et la fille. En effet, la vie nomade, le mode d'existence inorganisé, ascétique, la pauvreté n'ont pas permis à cette dernière de suivre une scolarité régulière, si bien que son éducation s'est réduite à la lecture de la littérature classique, ce qui a déterminé sa future profession : rédactrice. Pour elle, le passé familial oblitéré revêtit un parfum de mystère et prit une grande importance, tandis que le Parti, injuste envers sa mère et cause première de ses souffrances, l'incita à rejeter radicalement l'idéologie soviétique et à s'engager dans la dissidence dans les années 1970.

Dans ce cas, le reniement de l'identité passée, du milieu, la tentative de métamorphose sociale et la peur d'être démasqué produisirent un effet opposé à celui qui était recherché : oublier son origine et échapper à la stigmatisation. Dans de telles familles, l'existence d'un secret jeta une ombre sur les descendants eux-mêmes. L'interruption de la transmission de la

6. Entretien avec Natalia Viktorovna Hesse, née en 1914 (Pétersbourg, 1994, enregistrement d'une archive privée).

mémoire familiale d'une génération à l'autre ne facilita pas l'intégration des familles, pesant sur la solidarité et la compréhension intergénérationnelles. Les recherches actuelles sur les biographies soviétiques mettent en évidence cette absence de communication à l'intérieur des familles, notamment à propos du passé ; le poids du silence et des secrets mina la vie des individus (Bertaux, 1994 ; Semenova, 2000 ; Rosenthal, 2000).

2.3. LA STRATÉGIE DE SAUVEGARDE :

LA MUTATION EN SPÉCIALISTE SOVIÉTIQUE D'ORIGINE NOBLE

La majorité des « ci-devant » vivant en URSS a probablement rêvé de se défaire de cette estampille discréditée. Pourtant, peu d'entre eux se sont résolus à franchir des pas aussi décisifs que la falsification de documents, la rupture des relations familiales et amicales et la migration. Cette voie passait pour dangereuse et l'a effectivement souvent été. La stratégie ordinaire d'intégration consistait à chercher un emploi dans un organisme d'État qui, faisant de lui un « travailleur », légitimait la présence du « ci-devant » en URSS. Aux membres des anciennes élites qui, sous l'ancien régime, n'appartenaient pas à la frange des célébrités et des plus fortunés, était ainsi offerte l'occasion de se faire une place dans la société soviétique par une intégration professionnelle n'obligeant pas à cacher son origine sociale – notons que la pénurie de cadres qualifiés fut propice à cette reconversion. À l'exception des quatre années de la « révolution culturelle stalinienne », la discrimination pour origine sociale ne sévit pas dans tous les secteurs professionnels (Čujkina [Tchouikina], 2000). Les possibilités offertes par l'État aux « ci-devant » (sous la pression des besoins de l'économie) les conduisit à s'assimiler en se forgeant de nouvelles identités professionnelles.

Chercher du travail dans des domaines éloignés de la politique, déclarer ouvertement son origine sociale dans toute démarche et s'efforcer de garder ses relations d'antan, profiter des ressources culturelles et les transmettre à sa progéniture se révéla en fin compte une stratégie optimale du point de vue de l'adaptation à la société soviétique et de la possibilité de la jeune génération d'y faire carrière. L'existence d'un cercle de proches composé d'individus qui vivaient un processus de socialisation comparable facilita le passage d'une condition sociale à une autre.

C'est cette stratégie conformiste qui m'a paru la plus intéressante dans le cadre de mes recherches. On peut supposer que la mémoire de ceux qui ont su s'accommoder du système en place est précisément une « mémoire d'accommodation » dont il convient d'étudier les traits spécifiques. Aussi vais-je analyser à présent la communauté des « ci-devant » et la transmis-

sion de la mémoire familiale par des parents reconvertis appartenant à cette communauté. J'évoquerai ensuite le cas d'un jeune homme d'origine noble issu d'une famille qui ne s'est pas adaptée. Enfin, je m'interrogerai sur le rapport entre mémoire familiale et statut social.

3. LE PASSÉ SÉLECTIONNÉ, LA MÉMOIRE INCARNÉE ET LA FORMATION D'UNE COMMUNAUTÉ

3.1. DE LA NOBLESSE À LA « VIEILLE INTELLIGENTSIA »

Malgré l'atmosphère de peur et le sentiment de danger latent qui régnaient dans la plupart des familles des « ci-devant nobles », les références au passé et les commentaires sur l'actualité eurent toujours cours ; un langage de type nouveau se développa, fait de silences, de gestes, de codes et de connivences.

N. P. Panaïeva se souvient « ne pas avoir été élevée dans l'hostilité envers le pouvoir soviétique ; on feignait plutôt de l'ignorer autant que faire se pouvait ». Ses parents employaient des mots codés pour signaler un danger : « Je savais que lorsqu'ils disaient en français "les trois lettres"⁷ cela signifiait que quelqu'un écoutait et nous passions instantanément au français, langue qu'aucun membre de cette formation ne connaissait »⁸.

D'après les souvenirs de E. I. Vochtchinina, sa famille « avait une attitude critique vis-à-vis du pouvoir [...] mais personne ne renonçait à l'humour ». Quantité d'anecdotes circulaient dont il fallait avoir la clef pour comprendre le sens. Pour illustrer ses propos, elle rappelle une de ces plaisanteries, colportée en 1935 dans les cercles de la noblesse : « À un guichet de gare : "Camarade, pourquoi ne faites-vous pas la queue ? – Je suis princesse !" »... Cet échange faisait allusion à l'expulsion des derniers aristocrates de Léninegrad. Sommés de partir dans les 24 heures, ils étaient prioritaires pour l'achat de billets de train.

Pour communiquer et surtout pour commenter les événements, on utilisait des moyens d'expression comme la mimique, le sourire moqueur, les grimaces, sans oublier les sarcasmes abstraits, les plaisanteries et les euphémismes. E. V. Chouvalova se souvient que dans sa famille, dans les années 1950, on appelait la révolution d'Octobre « ce triste événement »

7. Les trois lettres en question sont GPU (*Gosudarstvennoe političeskoe upravlenie*), c'est-à-dire la police politique.

8. Entretien avec Nina Platonovna Panaïeva, née en 1918.

et Staline « mon père à moi »⁹. Si les parents voulaient divulguer des informations jugées dangereuses, ils atténuait les termes employés : le « propriétaire terrien » devenait « un petit propriétaire », l'employé de l'administration impériale, « un petit fonctionnaire »...

L'évocation des mérites et des biens d'autrefois était non seulement risquée, mais finalement jugée peu utile du point de vue de l'éducation. Les « ci-devant » cherchaient à transmettre en priorité des éléments de l'héritage familial qui pourraient à la fois servir dans le contexte soviétique et être considérés comme une marque de distinction dans leur milieu. Pour cette raison, la dimension la plus importante de l'éducation consistait à transmettre des modes de comportement aussi bien corporels que linguistiques et rhétoriques que l'on retrouvait chez ses proches et ses pairs. Si les bases en étaient inculquées à la maison, c'est dans le cercle élargi des siens qu'on les mettait en pratique. La reproduction de certains aspects du mode de vie antérieur stimulait la solidarité, le maintien des liens d'amitié et encourageait à en créer de nouveaux. La transmission à leurs descendants des connaissances, des usages de la bonne société, d'une certaine image de soi, des habitudes culturelles restait, comme par le passé, au cœur des préoccupations des élites déchues. Ces pratiques confortèrent un sentiment d'appartenance communautaire sans pour autant faire obstacle à une réalisation personnelle d'ordre professionnel. Dans de nombreux cas, elles la favorisèrent même.

Les parents aspiraient à offrir à leurs enfants une éducation dispensée à la maison en dépit des difficultés qu'un tel objectif représentait. Dans les années 1920-1930, ils s'efforcèrent de faire enseigner aux enfants et aux adolescents des langues étrangères, la danse, les bonnes manières, et d'élargir leur horizon dans les domaines de l'histoire, des sciences naturelles et de l'art, selon le modèle d'éducation familiale en cours avant la Révolution. L'éducation à domicile des enfants n'était accessible qu'aux parents intégrés dans la société soviétique, c'est-à-dire à ceux qui travaillaient au service de l'État. Plus le spécialiste soviétique « ci-devant » réussissait dans la sphère publique, plus il pouvait se permettre de préserver chez lui les traditions ancestrales. Se sont ainsi transmis, dans les années 1920-1930, les conversations (à la maison) en langue étrangère, les leçons collectives de danse, les cours particuliers de musique et de dessin, l'enseignement de l'histoire de la géographie ou des sciences naturelles à

9. Entretien avec Elena Vladimirovna Chouvalova, née en 1930.

l'aide des ressources de la bibliothèque familiale, la transmission de récits et de légendes, la lecture à haute voix de la littérature classique...

N. P. Panaïeva se souvient que ses parents organisaient le dimanche des bals d'enfants où ceux-ci apprenaient les danses de salon. Y. B. Liouba évoque également les cours de danse à domicile qui avaient pour but d'inculquer aux jeunes gens les règles de bonne conduite et de leur faire connaître d'autres adolescents « de bonne famille » : « Quelques familles de Gatchina, qui se connaissaient de longue date, ont décidé qu'il était absolument indispensable que nous, adolescents gauches et maladroits, acquissions au moins les règles de conduite élémentaires avec les jeunes filles. L'occasion s'en est vite présentée. Il faut dire qu'il s'était formé en 1927, à Gatchina, un groupe de jeunes filles étudiant la danse classique avec une ex-ballerine du Théâtre Kirov. Celle-ci accepta d'organiser un petit cours de danse et tous les garçons que je connaissais en ont fait partie. Évidemment nous nous connaissions tous depuis longtemps puisque nos parents se fréquentaient dans leur jeunesse, avant la Révolution »¹⁰.

L'éducation à la maison avait donc un double objectif, éducatif et social. Les jeux collectifs, les bals d'enfants, l'apprentissage des langues de même que le départ groupé de quelques familles à la campagne donnaient la possibilité d'entourer ses enfants de camarades « comme il faut » et de leur âge. Outre les « bals » familiaux, d'autres distractions, déjà populaires autrefois, étaient répandues, tels que les jeux de gages, les charades, les spectacles d'amateurs. Ainsi, on se divertissait au sein même des familles et entre étudiants. Mes interlocuteurs évoquent avec plaisir leurs distractions des années 1920 : « Que les spectacles donnés à la maison étaient originaux ! Les spectacles, le théâtre chez soi remontent à Catherine II... À présent, c'est terminé, le temps en est passé. Ensuite, ils se sont transformés en charades et c'était tout aussi remarquable, le spectacle naissait sur place. La qualité artistique devait bien sûr être excellente... C'était animé et gai. Sur fond d'horreur »¹¹.

De tels divertissements domestiques, encore courants dans les années 1920, se sont raréfiés dans les années 1930 du fait de la surpopulation des appartements, du manque de place et de la présence d'étrangers qui observaient avec animosité les « ci-devant » se distraire. À partir des

10. Iouri Borissovitch Liouba, *Vospominanija* (Souvenirs), Partie 1 (manuscrit, archive privée).

11. Entretien avec Ekaterina Ilinitchna Vochtchinina, née en 1909 (Pétersbourg, 1998, 2001).

années 1930, le cercle informel s'est reconstitué dans les datchas, plus propices à ce type d'activité que les appartements urbains, généralement communautaires. Cependant, ce tissu informel des relations « entre soi », orienté pour l'essentiel vers le partage des loisirs culturels et évitant les sujets politiques, n'était qu'un des aspects de la vie. La génération des « ci-devant » née avant la Révolution acquit son art de vivre dans deux mondes antagonistes : parmi ses proches et dans la société soviétique. Ces personnes ont grandi en étant à la fois « ci-devant » et soviétiques.

L'école fut un révélateur pour la socialisation de la « noblesse soviétique ». Représentant un espace public hors des limites de la maison, elle obligeait à savoir différencier son comportement dans le cercle familial et en dehors de lui. Les récits de vie montrent comment de nouveaux codes relationnels se sont formés au début des années 1930. Beaucoup de parents cherchèrent à ne pas envoyer leurs enfants à l'école aussi longtemps que possible car celle-ci, bien davantage que les autres institutions sociales, était devenue un objet d'expérimentation révolutionnaire au début des années 1920 (Berelowitch, 1990 ; Holmes, 1999 ; Lazarewitch, 1954). Ceux qui le pouvaient préféraient donc éduquer leurs enfants à la maison, par leurs propres moyens. Toutefois, en 1930, une loi rendit la scolarité obligatoire. Les adolescents qui, auparavant, passaient les examens en tant qu'externes durent affronter le monde totalement nouveau pour eux de l'école soviétique. N. P. Panaïeva raconte le choc qu'elle a éprouvé : « On ne voulait pas me mettre à l'école. Non pas pour ce qu'on m'y enseignerait, mais parce que j'allais rencontrer des enfants de la rue. On me gardait dans un isolement complet, l'isolement du XIX^e siècle. Et voici que j'arrive, avec ce XIX^e siècle, en 1930, à l'école où il y avait des cravates rouges, des armes factices en mousse et tout à l'avenant ».

Les écoliers furent contraints de mener une « double vie », ne dévoilant pas leurs pensées à autrui, restant sous l'influence des parents tout en s'imprégnant rapidement de la nouvelle idéologie. Une des questions non tranchées et pénibles pour les adolescents de l'époque concernait l'(in)existence de Dieu (Geiger, 1968). N. P. Panaïeva raconte un épisode de sa vie scolaire qui illustre la complexité et le poids moral de cette question : « Un jour où mon amie était malade, j'ai partagé le pupitre d'une autre petite fille. Pendant un cours, elle s'est approchée de moi et m'a demandé : "Et toi, tu crois en Dieu ?" Et je devais me décider. C'était alors la période de persécution des prêtres, 1930-31. Non seulement des prêtres, mais des croyants en général. Et j'ai pensé que si je reconnaissais que j'étais croyante, cela pourrait rejaillir sur le destin de

ma famille, mais si je disais non, cela signifiait que j'avais renié Dieu. Et puis j'ai décidé : non, renier Dieu, c'est pire. Et je lui ai dit "oui" saisie d'une sueur froide. Elle murmura "moi aussi". Et ce fut un tel soulagement ! Voilà, tu comprends, des enfants de onze, douze ans qui étaient à l'époque devant ces problèmes. C'est sérieux, beaucoup plus sérieux que ce qui se passe actuellement »¹².

À l'école, dans les établissements d'enseignement supérieur puis sur les lieux de travail, les descendants des anciennes élites se reconnaissaient les uns les autres à des signes imperceptibles. S'ils commençaient à se fréquenter, même à se recevoir, il n'était pas d'usage de poser des questions touchant des sujets politiques sensibles, l'origine sociale, les arrestations, les déportations. L'identité « noble », dans la mesure où elle était ressentie, demeurait un sentiment caché, intime : « Nous ne parlions absolument pas avec les amis proches. C'était ancré en nous. Pour de vrai, nous n'avions pas appris à parler. Simplement, il nous semblait que les proches comprenaient tout, même sans parole »¹³. On partageait la même conception du monde, la même façon de penser et de juger, le goût de la culture et la pratique des loisirs. Passer sous silence les sujets tabous était un signe de reconnaissance. Les tragédies et les compromis vécus rassemblaient mais jamais on ne les évoquait.

Au cours des deux décennies postrévolutionnaires, le mode de vie et la vision du monde des anciennes générations évoluèrent tandis qu'une génération noble-soviétique arrivait à l'âge adulte. Ces êtres devenus des spécialistes soviétiques n'avaient pas entièrement perdu la spécificité de leur vision antérieure du monde et continuaient, dans leur vie privée, à faire partie d'un monde « à eux ». Aussi durent-ils trouver un nouveau mode d'identification. Ce fut curieusement la culture publique de la société soviétique qui le leur fournit et les aida à déterminer tant leur place dans la société que les frontières de leur groupe social. Les anciennes élites « ci-devant » (membres de la noblesse et de la grande bourgeoisie) adoptèrent pour se qualifier le terme de « vieille intelligentsia », couramment employé par la presse soviétique. La conversion des « nobles » en « vieille intelligentsia » n'était pas seulement une affaire de mots. Elle signifiait le passage de l'homme « éthique » (« le noble ») à l'homme de « vieille culture ». Cette mutation fut l'aboutissement de plusieurs processus tels que le transfert de la culture de l'ancienne élite du domaine pu-

12. Entretien avec Nina Platonovna Panaïeva, née en 1918 (Pétersbourg, 1997, 1998).

13. Entretien avec Elena Vladimirovna Chouvalova, née en 1930 (Pétersbourg, 2001)

blic au domaine privé, l'impossibilité pour les nobles d'accéder aux carrières administratives qu'ils embrassaient traditionnellement, l'attraction pour les activités intellectuelles durant la période soviétique, les possibilités limitées de reproduction du mode de vie antérieur, l'expérience des compromis personnels nécessaires à leur survie sociale, l'évolution des normes morales (Tchouikina, 2003). Avec le temps, la « vieille intelligentsia » développa ainsi des critères d'identification des « siens » et des « autres », fondés moins sur des références éthiques que culturelles : origine, instruction, manières, statut social, orientation politique également et, dans quelques cas, pratique religieuse.

3.2. UNE BIOGRAPHIE PARTICULIÈRE : LE « NOBLE SOVIÉTIQUE »

Tous les descendants de la noblesse n'ont pas appartenu à la communauté de la « vieille intelligentsia » et ne s'opposaient pas silencieusement au pouvoir. Dans les familles qui n'ont su ni s'intégrer dans la société ni exercer un contrôle sur l'éducation de leurs enfants, ceux-ci étaient davantage influencés par l'école et les autres espaces soviétiques de socialisation que par les valeurs de la noblesse.

Pour illustrer la construction de l'identité d'un noble devenu partisan du socialisme, j'ai choisi un entretien avec Boris Sergueïevitch M., né en 1908, qui a dû se frayer un chemin dans la société soviétique sans être aidé ou guidé par les membres de sa famille. Sa vie durant, il chercha à mettre en symbiose le noble et le Soviétique ; à la différence des autres personnes interviewées, il expose ouvertement les choix pratiques et éthiques qu'il dut faire. Son récit de vie, qui dessine les lignes de conflit auxquelles tous les nobles nés dans les années 1910 ont été confrontés, est, à cet égard, exemplaire et éclairant pour l'analyse des conséquences biographiques du « grand compromis ». De fait, le souci de comprendre son propre statut social s'exprime dans tous les entretiens. La question « qui suis-je ? » reste, même à un âge avancé, d'actualité pour chacun des individus que j'ai interrogés. La réflexion sur les efforts visant à concilier en une seule personne le noble et le Soviétique, le passage du statut de stigmatisé à celui d'assimilé, reviennent comme des leitmotiv. Bien que les stratégies visant à tourner les obstacles aient été très diversement relatées, le compromis entre les deux identités a toujours constitué le moment-clé de la narration biographique.

Né en 1908 dans une famille noble de haut rang, Boris Sergueïevitch M. reçut dans son enfance l'éducation propre à son milieu. La famille possédait un étage entier dans un immeuble moderne au centre de Saint-

Pétersbourg. Son père était officier, capitaine de 1^{er} rang, sa mère, une femme du monde. Sa grand-mère maternelle était veuve d'un général. Boris avait une soeur aînée et une soeur cadette. Deux gouvernantes, une française et une allemande, s'occupaient des enfants. Sa grand-mère lui apprenait les bonnes manières et Boris l'accompagnait dans des visites mondaines. Avant la Révolution, ses parents se séparèrent en raison, suppose-t-il, des aventures amoureuses de sa mère qui s'était toujours (à son avis) beaucoup trop intéressée aux hommes, aux vêtements et au maquillage. La Révolution détruisit la vie de cette famille. Les hommes (son père et ses frères) émigrèrent en France et les femmes (sa grand-mère, sa mère et ses tantes avec leurs enfants) restèrent en Russie.

Après la Révolution, sa mère ne réussit pas à se reconvertir professionnellement et à réorganiser sa vie de famille. La soeur de Boris mourut de faim pendant la guerre civile et la mère devint une artiste ambulante, tournant avec une compagnie théâtrale dans des villes de province. Boris, affamé et presque mourant, fut envoyé par une tante à l'âge de douze ans dans le sud de la Russie, dans un orphelinat qui nourrissait convenablement les enfants et leur offrait de meilleures conditions de vie. Cette maison recueillait des enfants de toutes les conditions sociales dont les parents ne parvenaient pas à subvenir aux besoins. Les garçons « bien élevés », étaient en minorité, souvent agressés par des adolescents vagabonds plus expérimentés. Boris sut se protéger contre les violences en s'improvisant conteur : il racontait aux autres enfants des histoires, des récits et des nouvelles qu'il avait lus auparavant. L'éducation familiale l'aida à s'intégrer et à gagner le respect de son entourage.

Boris fut ensuite envoyé à Léninegrad, dans un autre orphelinat dirigé par des connaissances de sa tante qui étaient, comme elle, d'anciennes élèves d'un institut pour jeunes filles nobles. Il y vécut jusqu'à l'âge de dix-sept ans, achevant ses études secondaires. La plupart des professeurs et des employés de l'orphelinat étaient d'anciens nobles qui avaient trouvé là un refuge professionnel. L'éducation qu'on y donnait aux adolescents reflétait l'ambivalence du statut des « ci-devant » dans la société soviétique. D'un côté, les professeurs reprenaient des éléments éducatifs propres aux pensions de l'époque antérieure (entre autres, le cursus classique en histoire et en littérature, les « bals », les spectacles d'amateurs), de l'autre, ils se montraient très sensibles aux exigences de l'idéologie dominante et suivaient de près les directives officielles. Ils interdisaient par exemple aux adolescents d'origine noble de devenir pionniers ou membres du Komsomol mais tentaient de leur expliquer les raisons de la

discrimination dont les anciennes élites étaient victimes en URSS. De même, conformément au règlement, ils s'opposaient à la falsification des origines ; pourtant, loin de les mépriser, ils laissaient parfois percer leur estime pour les origines nobles. On vit ainsi coexister des sentiments de distinction et d'exclusion sociale. Boris Sergueïevitch, d'ailleurs, explique pourquoi il n'a pas caché son extraction :

« Quand j'ai voulu entrer à l'Institut technique supérieur, je n'ai pas pu écrire dans le questionnaire que je ne connaissais pas mes parents, bien que cela m'aurait été facile puisque je vivais dans un orphelinat. J'ai répondu à la question "origine sociale des parents" : "Père – capitaine de 1^{er} rang, noble"... J'étais un des meilleurs élèves. Notre professeur, Maria Viktorovna, savait bien que j'étais noble parce qu'elle était une relation de longue date de ma marraine. Donc, je ne pouvais pas trahir sa confiance et écrire que je ne connaissais pas mes parents. Cela a certainement été une des raisons pour lesquelles j'ai immédiatement décidé de répondre que je faisais partie de la noblesse ».

Sa franchise empêcha Boris d'entrer dans l'enseignement supérieur et d'entamer des études d'ingénieur. Malgré son application, ses bons résultats et son haut niveau d'instruction, il échoua trois fois aux examens d'entrée et dut finalement se résoudre à faire une carrière d'ingénieur « maison » (Bailes, 1978 ; Fitzpatrick, 1979). Il gravit les échelons au sein de son usine, d'abord ouvrier, puis dessinateur et enfin ingénieur. Malgré toutes les difficultés rencontrées dans son parcours professionnel, il dit n'avoir jamais éprouvé de ressentiment envers l'idéologie soviétique, avoir toujours été un patriote de l'URSS et un partisan fidèle du socialisme, n'avoir jamais trouvé injustes les lois discriminatoires. Au vu de ma stupéfaction, il s'explique : dans sa jeunesse, il pensait que la discrimination des nobles en URSS se justifiait par le projet de libérer le peuple du joug de l'autocratie et par la nécessité de punir la noblesse pour les péchés du passé. « Je comprenais que les injustices du passé avaient été éradiquées. Pourquoi un garçon juif, contrairement à un noble, ne pouvait-il pas entrer facilement au lycée ? Pourquoi l'école était-elle inaccessible à un fils d'ouvrier alors que tout était ouvert aux nobles ? La Révolution avait mis fin à de telles injustices. Moi, en tout cas, c'est ce que je pensais. C'est pourquoi, je n'avais pas de ressentiment. Pour moi, c'était dans l'ordre des choses ». L'idée de la rédemption des péchés de la noblesse, récurrente dans son récit, était renforcée par la honte que lui causaient son père émigré et surtout son oncle, commandant de l'Armée rouge qui avait pris le parti des blancs. Boris désapprouvait la fuite indigne des hommes qui avaient exposé au danger les femmes restées en Russie et condamnait l'acte de reniement de son oncle.

Un autre thème, que résume l'une de ses phrases favorites – « Tout ce que j'ai, je l'ai obtenu par moi-même, j'ai fait mon chemin, c'est pourquoi je n'ai pas de raison d'être mécontent » –, revient régulièrement dans son discours. En somme, on a affaire à un *self-made man*, valeur qui se situe aux antipodes de celles revendiquées d'ordinaire par les représentants des anciennes élites qui insistent plutôt sur les ressources héritées, qu'elles soient matérielles, culturelles ou sociales. Comment « faire son chemin » dans la société soviétique ? Pour Boris, il n'y avait qu'une voie à suivre : travailler plus que les autres, y consacrer toutes ses forces comme le faisaient avant la Révolution les gens démunis. Décrivant en détail sa trajectoire professionnelle, il évoque souvent sa volonté d'étudier, d'effectuer son travail correctement. En outre, plus d'une fois au cours de l'entretien, il exprime sa profonde gratitude pour son supérieur hiérarchique qui l'avait constamment encouragé.

Pendant la guerre, il fut décoré de divers ordres et médailles. À plusieurs reprises, on le sollicita pour qu'il devienne membre du Parti. Il en était fier mais répondait uniformément : « Lisez bien le questionnaire et voyez mes origines ». Finalement, dans les années 1950, on lui confirma que, malgré celles-ci, on l'invitait à adhérer au Parti. Il accepta cette offre avec joie, déclarant qu'il « avait toujours été un bolchevik sans parti ». Lors de notre entretien conduit en 2000, il revendiqua ses deux identités de noble et de patriote soviétique et communiste. Il ne voulait remettre en question ni l'une ni l'autre. Après y avoir réfléchi, il résuma ainsi son choix identitaire :

« Bien que je sois noble, je suis devenu membre du Parti, et très fervent même. L'éducation à l'orphelinat a laissé des traces en moi. J'ai toujours été persuadé que j'avais raison d'agir et de penser ainsi et, jusqu'à présent, j'ai gardé ma carte du Parti. Je pense que mes convictions n'ont pas changé. Le communisme est pour moi une des formes du christianisme. C'est un combat pour l'égalité entre les hommes ».

Le leitmotiv de cet entretien est l'intégration dans la société soviétique, un objectif majeur pour Boris Sergueïevitch. À part un épisode remontant au début des années 1920, il n'évoque jamais le poids de l'éducation familiale. Il précise, en revanche, n'avoir jamais utilisé les langues étrangères (français et allemand) qu'il maîtrisait parfaitement dans son enfance. Il ne mentionne aucune aide en provenance du milieu familial, à l'exception d'une vieille dame, une connaissance de sa grand-mère, qui travaillait dans un cinéma et lui donnait des billets à la fin des années 1920. Sa « noblesse », qu'il rappelle souvent, est présentée comme un

obstacle majeur qu'il fallait surmonter au prix d'efforts personnels incessants, mais estimer aussi par respect pour ses proches.

Si l'on analyse le récit de sa vie sociale, amoureuse, familiale, l'image de soi qu'il projette devient moins linéaire. On perçoit avant tout comment se mêlent les éléments de l'ancienne et de la nouvelle vie. Il épousa une femme de même origine sociale avec laquelle il vécut 60 ans d'union heureuse. Ensemble, ils fêtaient régulièrement le Jour de la révolution d'Octobre et le 1^{er} Mai, ce qui ne les empêchait pas de fêter Pâques malgré l'athéisme proclamé de Boris M. Il rapporte avoir également participé à des manifestations antireligieuses et chanté dans la rue avec ses cousines : « à bas, à bas les moines, les rabbins et les popes, nous irons dans le ciel pour chasser tous les dieux ». Ses cousines, devenues actrices de théâtre reconnues, étaient allées en tournée en France dans les années 1930. Elles y avaient noué des relations et fréquenté des émigrés. Contrairement à la plupart de ses contemporains, Boris ne se méfiait pas de ces contacts avec l'étranger. À aucun moment, il ne dit avoir eu peur de la répression. Dans son récit, il n'évoque ni ses ancêtres ni ses arrière-grands-parents, se limitant aux membres de sa famille proche. De ce point de vue, sa mémoire familiale est une « mémoire qui s'inscrit dans le vécu » et non la mémoire « généalogique » (Le Wita, 1984, 1998) propre aux anciennes élites.

À l'époque de ces entretiens, le fils de Boris M., lui aussi ingénieur, était membre d'une association des descendants de la noblesse créée à Saint-Pétersbourg dans les années 1990. Il avait passé beaucoup de temps dans les archives d'État en quête d'informations sur ses ancêtres. D'une pièce voisine, il écoutait avec intérêt notre entretien avec son père. Après l'interview, s'approchant de Boris Sergueïevitch, il lui demanda pourquoi celui-ci ne lui avait pas raconté en détail ses souvenirs des années 1930, ce à quoi son père répondit : « Mais tu ne me l'as pas demandé ». À la fin de notre second entretien, le fils m'offrit une copie des résultats de ses recherches généalogiques. En échange, je lui proposai une copie des entretiens avec son père enregistrés sur deux cassettes. Mais il déclina l'offre, disant qu'il s'intéressait surtout à l'histoire prérévolutionnaire de sa famille et peu à la période soviétique. Notons que ses opinions politiques sont démocratiques, modérément libérales et anticommunistes.

L'analyse des caractéristiques sociologiques de la mémoire familiale du père et du fils montre que la mémoire du père est courte et qu'il n'a pas de préoccupation généalogique. Ce n'est pas le cas de son fils, d'où les recherches qu'il a entreprises dans les archives. Pourtant, on peut à peine

qualifier sa mémoire familiale de « mémoire longue » ou même de « mémoire généalogique » puisque les informations qu'il possède sur ses ancêtres ne proviennent pas d'une communication intergénérationnelle, pas plus qu'elles n'ont été obtenues dans le contexte éducatif ou cultivées au sein de la famille. On peut en conclure qu'il s'agit d'une histoire familiale qui n'a pas de lien patent avec le statut social des descendants. La mémoire noble soviétique, dont le dernier porteur est le père, n'a pas de valeur pour son fils car elle ne sert pas sa quête identitaire.

Les nobles nés dans les années 1910 forment la dernière génération pour laquelle l'origine noble déterminait leur orientation à l'âge où se construisait leur existence. Mais cette génération n'a généralement pas transmis à ses descendants la « mémoire de la noblesse ». L'adaptation aux conditions de la société soviétique les a poussés à couper leurs racines, les contraignant à un oubli indispensable à leur survie sociale. La génération née dans les années 1930 n'a, elle, pas connu la discrimination. Ses membres ont grandi à une époque où ni l'État ni la famille ne s'interrogeait sur l'origine sociale. Après la guerre, l'État engagea une campagne contre les minorités nationales et être « Russe » devint un privilège. Pourtant, même ainsi, la méfiance à l'égard de tout ce qui était « extérieur » à la famille continua de peser sur la communication. Par souci de sécurité, on préférait parler le moins possible du passé, voire du présent, au sein des familles.

La génération née dans les années 1910 était prête à oublier son origine mais les vagues de persécution l'obligèrent à s'en souvenir. Ses membres connaissaient déjà l'histoire « réécrite » de la famille et ne cherchèrent ni à la raconter à leurs enfants nés dans les années 1930 ni à parler avec eux de leur propre socialisation et de ses aspects douloureux. En même temps, ils veillèrent à ce que, malgré tout, la transmission entre générations ne soit pas interrompue, à ce qu'elle s'opère sous la forme d'un capital culturel.

Dans leur jeunesse, les « nobles » nés dans les années 1930 se préoccupaient peu de l'histoire familiale, d'autant qu'elle n'était d'aucune utilité dans le quotidien. On peut leur appliquer la thèse développée par des sociologues russes selon laquelle leur génération est *l'unique génération purement soviétique* de l'histoire de l'URSS (Iouri Levada, cité par Semenova, 2000). Elle est probablement celle qui a connu la crise d'identité la plus complexe au temps de la perestroïka. C'est d'ailleurs cette classe d'âge que l'on retrouve essentiellement parmi les membres des associations de la noblesse créées dans les années 1990 appartient à cette génération. Ils s'intéressent à leurs racines mais pour obtenir des infor-

mations sur le passé prérévolutionnaire de leur famille, ils doivent se tourner vers les archives publiques.

La comparaison entre les générations des années 1910 et 1930 permet de supposer que, parallèlement à la famille, l'État, la sphère et le discours publics ont joué un rôle important dans la transmission de la mémoire familiale. Avant la Révolution, le passé familial faisait partie intégrante du présent car la mémoire était étroitement liée à l'identité et au statut social. Dans les années 1920-1930, l'origine aristocratique était diabolisée par l'État mais restait prégnante en raison de la discrimination et des persécutions. Dans l'après-guerre, l'époque prérévolutionnaire a été oubliée tant par l'État que, très largement, par les familles elles-mêmes. Dans les années 1990, quand la société entreprend de scruter le passé à la recherche d'identités postsoviétiques, l'histoire familiale éveille une attention soutenue. La perestroïka avait marqué un regain d'intérêt pour tout ce que la modernisation soviétique avait « balayé » (le local, l'ethnique, le familial, le régional) et qui nourrit désormais les nouvelles identités en Russie. Dans tout le pays, on perçoit cette quête d'authenticité, cette envie de remplacer l'identité soviétique aujourd'hui condamnée. L'époque prérévolutionnaire est devenue une référence majeure, l'aune d'un « paradis perdu » qu'il faudrait retrouver. Politiciens et citoyens cherchent à établir un lien quel qu'il soit avec ce passé lointain pour légitimer leurs stratégies actuelles (cf. Gessat-Anstett, 2004). De ce point de vue, la démarche des descendants de la noblesse n'a rien de très spécifique. Même s'ils ont des raisons « objectives » de s'intéresser comme d'autres au passé prérévolutionnaire de leur famille, ils semblent frappés de ce syndrome typiquement postsoviétique : négliger le passé récent pour retrouver le passé lointain.

3.3. MÉMOIRE FAMILIALE ET STATUT SOCIAL

Pour comprendre à travers leur mémoire le statut social des descendants de la noblesse nés dans les années 1910, il convient d'étudier les caractéristiques du récit même : la manière de parler (ou d'écrire), les supports de la mémoire, le nombre de personnes et de sujets évoqués, l'ampleur des connaissances et, surtout, le fond émotionnel des messages destinés aux jeunes générations.

Dans leurs récits, mes interlocuteurs oscillent entre l'humour et les lamentations. Ils m'ont abreuvée d'anecdotes et d'histoires drôles, se moquant d'eux-mêmes, des autorités soviétiques et, parfois aussi, de la sociologue et de ses questions tout en évoquant des événements tragiques

qui pouvaient leur tirer des larmes. La part d'humour et de lamentations variait selon la personne mais toutes ont affirmé que l'humour les avait aidées à surmonter leurs sentiments de peur et d'incertitude. Le choix d'un ton positif est essentiel pour transmettre les valeurs familiales et l'héritage culturel en général. Il n'empêche que l'injustice de la discrimination subie marque visiblement les affects fondamentaux de la mémoire, tous les entretiens en témoignent.

L'ambivalence du ton des récits, ce mélange d'humour et de plainte, complique la tâche du sociologue qui entend évaluer le statut des interviewés, les situer dans la structure sociale. À cela, s'ajoute une autre ambivalence qui traduit la façon, rarement univoque, dont les personnes se présentent. Les sociologues et historiens travaillant sur les récits de vie remarquent que ceux des gens âgés des milieux pauvres, populaires, peu instruits sont habituellement tristes, nostalgiques, plaintifs. En revanche, les gens issus des couches cultivées évitent généralement de se lamenter (Bourguet, Valensi & Wachtel, 1990). Pour les élites, la vieillesse est une période capitale durant laquelle s'opère la transmission intergénérationnelle. C'est un moment où l'on tente d'évaluer plutôt positivement le passé et le présent afin de transmettre le message principal, à savoir que l'héritage familial est primordial pour s'orienter dans toutes les situations et qu'il doit s'imposer dans toutes les circonstances (Mension-Rigau, 1990b, 1998 ; Le Wita, 1984, 1998 ; Pinçon & Pinçon Charlot, 1989, 1995, 1997 ; Saint-Martin, 1993, 2002). Dans les récits des descendants de la noblesse russe, ces deux tendances sont réunies : les lamentations qui témoignent du déclassement et l'humour qui atteste d'une maîtrise de la situation, d'une vision relativement positive portée sur les événements et de la volonté de relier le passé à l'avenir.

La majorité des interviewés et des auteurs d'autobiographies et d'histoires de famille évitent, à la différence de Boris Sergueïevitch M., de se qualifier de « noble ». Cette auto-désignation est pratiquement absente dans les narrations, à l'exception de quelques remarques très ironiques. On peut supposer que l'identité noble s'était réfugiée dans la clandestinité au moment où cette génération devenait adulte, c'est-à-dire au début des années 1930. Le rejet de cette identité ne s'explique pas uniquement par le sentiment de peur mais, d'abord, par la conjoncture : l'acquisition d'une nouvelle identité était, en ce temps-là, un signe d'intégration sociale achevée. Être « noble » était un privilège réservé aux personnes âgées qui voulaient conserver leur mode de vie et équivalait donc, pour les jeunes gens de l'époque, à « être vieux ». C'est pourquoi l'identité de la « vieille intelligentsia » – ou

« vraie intelligentsia » – devint si confortable. Cette mutation identitaire survenue dans les années 1930 subsiste jusque dans les années 1990.

D'un point de vue sociologique, on retiendra aussi la distance par rapport aux ancêtres et même par rapport aux grands-parents et aux parents. L'histoire familiale telle qu'elle est contée semble dépourvue de lien avec les narrateurs. Les interviewés et les auteurs de mémoires relèvent eux-mêmes ce point et soulignent leur différence avec les générations précédentes. Natalia Zvorykina, née en 1916, qui a rédigé une longue histoire de sa famille au début des années 1980 remarque ainsi qu'elle voulait décrire ses tantes, ses oncles, ses parents et ses grands-parents précisément parce qu'ils étaient différents d'elle, de ses contemporains et de ses enfants : « ils étaient si paresseux, si charmants, si dénués d'esprit pratique »¹⁴. Natalia Levitskaïa, née en 1921, également auteur d'une histoire de famille, note : « Maintenant, on vit dans une autre époque. Il n'importe plus de savoir *ce que* tu es, mais *qui* tu es »¹⁵. Elle n'a aucunement l'intention de « se vanter » de ses racines, la fierté tirée d'une lignée illustre étant pour elle un sentiment dépassé.

Autre fait intéressant, la diminution radicale du nombre de membres de la famille élargie (cousins éloignés, grandes-tantes, grands-oncles...). Dans les familles nobles d'antan, on fréquentait les parents éloignés, on les valorisait. Par la suite, en raison des migrations répétées tout autant que par prudence, les familles se dispersèrent, ce qui explique le caractère lacunaire des connaissances généalogiques. Ordinairement, les représentants de la génération des années 1910 connaissent bien l'histoire familiale soit du côté paternel, soit du côté maternel, rarement des deux. Cela provient du fait que les familles ont été détruites par l'émigration, les épidémies des années 1920, la famine, les répressions. Mes interlocuteurs ont connu dans leur adolescence soit leur père, soit leur mère, ou ils ont été élevés par des tantes et oncles ou par les grands-parents. Les familles complètes étaient en réalité très peu nombreuses.

Quels sont les supports de la mémoire en dehors des souvenirs personnels ? Même dépourvue de son principal ancrage – la propriété –, la mémoire, auparavant incarnée dans l'entourage, ne manque pas de fondements matériels. Outre l'habitation (les vieux appartements et les

14. Natalia Fedorovna Zvorykina, *Istorija semji Zvorykinykh* (L'histoire de la famille Zvorykine), manuscrit, archive privée.

15. Natalia Sergejevna Levitskaïa-Streletskaïa, *Istorija semji Streleckikh* (L'histoire de la famille Streletski), manuscrit, Fonds biographique de l'Institut de sociologie de l'Académie des sciences, Saint-Petersbourg.

datchas), elle se nourrit de photos, meubles, livres anciens, vêtements, chapeaux, cannes, petits sacs, vaisselle, tableaux et toutes sortes de bibelots, des collections de figurines, des coffrets, des bijoux. Dans les années 1930 comme dans les années 1990, petits et grands objets sont les éléments déclencheurs d'une évocation du passé. Par ailleurs, la mémoire peut aussi se cristalliser autour des *choses perdues*. Il s'agit essentiellement du souvenir du domaine exproprié qui excite l'imagination des descendants des anciens propriétaires, jusqu'à un désir de reconquête. Deux de mes interlocutrices, déjà à la retraite, ont effectué un voyage à destination des terres perdues à l'époque soviétique. L'une d'elles s'y est rendue dans les années 1960 avec son mari, l'autre dans les années 1980 avec sa cousine. Après leur « pèlerinage », ces deux dames ont rédigé des essais extrêmement touchants, pleins d'ironie pour les kolkhozes, nouveaux propriétaires des lieux. Il arrive aujourd'hui, bien que ce soit rare, que de jeunes entrepreneurs russes prospères rachètent le manoir de leurs ancêtres¹⁶.

Sauf exception, avant les années 1980, les descendants de la noblesse chassée de ses terres n'ont pas entretenu de relation avec la population du cru. À partir des années 1980-1990 pourtant, les musées locaux ont activement commencé à entrer en contact avec eux. Plusieurs interviewées m'ont dit qu'elles avaient noué des relations permanentes avec des musées, qu'elles leur envoyaient des copies de documents et des photos. En effet, la mémoire de la moyenne noblesse est aujourd'hui recherchée, notamment dans les provinces, dans les petites villes et villages.

Outre le sentiment de déclassement, ceux de distinction et de supériorité morale sur les nouveaux maîtres sont aussi très présents dans les récits de vie. Le mépris s'exprime indifféremment pour les chefs incompetents sur le lieu de travail, l'intelligentsia soviétique jugée inculte, les policiers et géôliers, les nouvelles élites, peu instruites et maladroites. La tonalité composite des récits de vie, mélange de lamentations, d'ironie, de déclassement et de distinction, témoigne de la complexité du statut social, multidimensionnel, des descendants de la noblesse dans la société soviétique.

16. Voir <http://acm.org.ru/Situation/Sign/document.2005-08-09.7026525441>

CONCLUSION

Comme toute mémoire déclassée, celle de la génération des nobles qui se sont accommodés au système est en décalage avec la ligne historique officielle ou la mémoire des descendants de la noblesse nés à partir des années 1930. Par rapport à ces reconstructions du passé relativement définitives, leur mémoire vive présente un fort degré d'ambivalence, tant dans le contenu que dans la forme. En écoutant et en lisant ces récits, on imagine parfaitement les doutes qui traversaient les couches sociales cultivées à la veille de la Révolution et, ensuite, le choc causé par les événements associés à la collectivisation, l'espoir suscité par la Constitution stalinienne de 1936 ou bien les efforts déployés pour comprendre la logique des lois soviétiques...

Quelle leçon utile peut-on alors tirer de la mémoire noble transmise aux descendants et à la société tout entière ? Elle contient des interprétations très intéressantes et révélatrices des accommodations au système, de leurs implications éthiques et de leurs conséquences humaines. Elle est, en cela, d'un grand apport culturel. La recherche sociologique montre que la mémoire des stratégies d'adaptation à la transformation sociale de l'époque stalinienne est généralement valorisée et mobilisée par les jeunes générations de Russes. Les gens nés dans les années 1960-1970, qui sont entrés dans l'âge adulte à l'époque de la perestroïka, font beaucoup d'allusions dans les entretiens biographiques à l'expérience de leurs grands-parents. Cela est vrai de la transmission intergénérationnelle dans toutes les couches sociales de la société russe et soviétique, instruites ou non (Semenova, 2000).

Quelles sont les représentations collectives propres aux descendants de la noblesse ? Tout indique que le passé familial était un sujet tabou. Il n'était pas opportun d'aborder certains thèmes lors des conversations amicales, il ne fallait pas poser de questions sur le passé prérévolutionnaire, ni sur les trajectoires postrévolutionnaires des membres de la famille. Ces sujets sensibles pouvaient être discutés au sein de la famille mais aussi être passés complètement sous silence. L'interdiction de les évoquer avec toute personne jugée « extérieure » était si ancrée qu'elle a entraîné l'oubli d'un grand nombre de détails des histoires familiales. La mémoire de la vie « noble » d'antan, même si elle continuait à vivre à travers les gens et les biens, même si elle se manifestait sous la forme de silences et de pratiques culturelles, ne pouvait être un sujet d'échanges entre les individus. Pourtant, une expérience commune aux descendants de la noblesse – la discrimination injuste dont ils étaient victimes – était, dans leur jeunesse

déjà, débattue par les personnes interviewées. Cette mémoire partagée est « sortie des cuisines » pour rejoindre la sphère publique pendant la perestroïka quand la société a commencé à parler ouvertement du Goulag. L'expérience de la noblesse défaite a participé de cette vague mémorielle. Le combat contre les effets de la stigmatisation et de la discrimination apparaît alors comme la représentation collective que les descendants de la noblesse ont su offrir à leurs descendants et à la société en général. Mais ces épreuves, qui prévalent dans la mémoire des « ci-devant nobles », n'ont pas été réservées à la seule noblesse ; une grande partie de la population soviétique les a également subies et cette mémoire est donc largement partagée.

La mémoire familiale, quant à elle, a pris de nouvelles dimensions dans la phase d'accommodation de la population noble à la vie soviétique. Jadis généalogique et longue, la mémoire noble s'est raccourcie, devenant moins détaillée et moins précise. Quand ils parlent d'eux-mêmes, les descendants de la noblesse expliquent les événements de leur vie par les particularités de l'époque. Ils peuvent très rarement établir un parallèle entre leur vie et celle de leurs grands-parents et de leurs ancêtres. De ce point de vue, leur mémoire est de celles qui s'inscrivent dans le vécu et non dans une saga familiale.

Les membres des nouvelles générations connaissent une évolution différente. Ayant grandi en tant que Soviétiques, ils ont retrouvé ou réinventé leur « noblesse » dans les années 1990. Ils cherchent à s'identifier à leurs ancêtres éloignés et se trouvent des airs de famille. Cette volonté de redécouvrir leurs racines et leur lignée s'affirme surtout chez les personnes dont le statut professionnel et social est assez élevé. Pour les descendants des familles reconverties qui ont pu transmettre le capital culturel et le sentiment de distinction d'antan, l'origine noble des parents ou seulement d'un des grands-parent et les connaissances généalogiques, même incomplètes, apparaissent aujourd'hui comme une ressource qui peut être convertie en capital symbolique, voire économique. C'est le cas de certains descendants de nobles russes émigrés qui ont réussi à se faire un nom grâce aux échanges avec la Russie et à en tirer un bénéfice économique (Pinçon & Pinçon-Charlot, 1997). D'autres ont pu utiliser leurs racines comme une ressource supplémentaire¹⁷ dans la mesure où ils savaient exploiter leur capital social et symbolique, une pratique que toute reconversion exige pour aboutir (Saint-Martin, 2002).

17. À titre d'exemple, on peut consulter le site du Fonds national « Renaissance de la propriété russe à la campagne », www.fondus.ru

L'histoire de la survie des « ci-devant » en URSS peut désormais s'écrire : elle a déjà son début et sa fin et est très éloignée de la structure sociale de la société contemporaine. À l'opposé, la mémoire collective du groupe de la « vraie intelligentsia », constituée dans les années 1930 et composée en grande partie, mais pas exclusivement, de représentants des anciennes élites, continue à jouer un rôle parmi les autres identités sociales en mutation et reste liée à la vie politique et culturelle de la société russe contemporaine.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

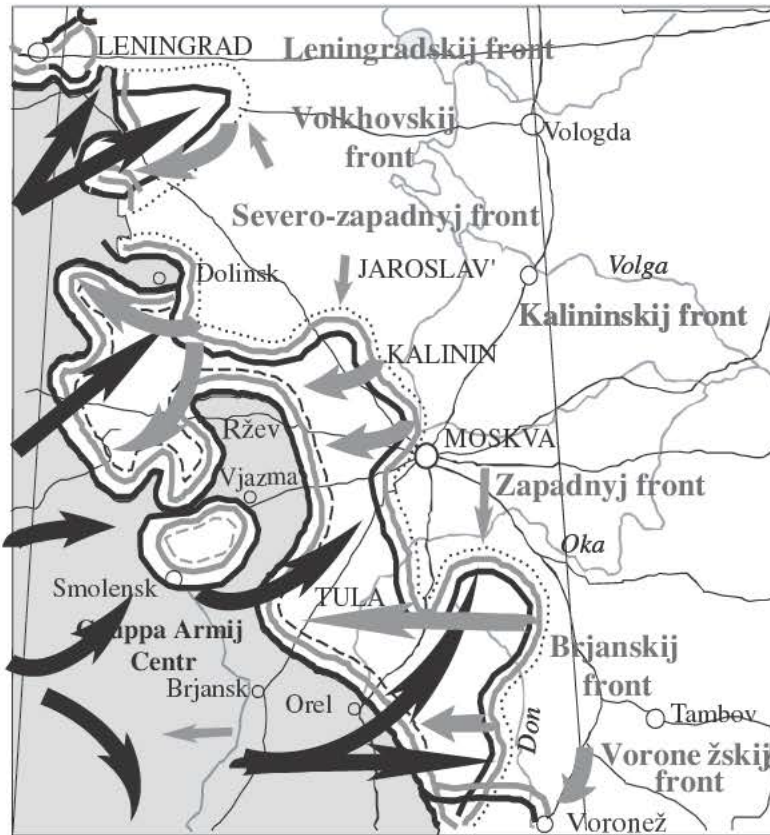
- AKSAKOVA-SIVERS T. A. (1988), *Semejnaja khronika* (Chronique familiale), 2 tomes, Paris : Atheneum.
- ALEXOPOULOS G. (2003), *Stalin's Outcasts: Aliens, Citizens, and the Soviet State, 1926-1936*, Ithaca: Cornell University Press.
- BAILLES K. (1978), *Technology and Society under Lenin and Stalin. Origins of the Soviet Technical Intelligentsia, 1917-1941*, Princeton: Princeton University Press.
- BECKER S. (1985), *Nobility and Privilege in Late Imperial Russia*, Dekalb, Ill.: Northern Illinois University Press.
- BERELOWITCH W. (1990), *La soviétisation de l'école russe, 1917-1931*, Lausanne : L'Âge d'homme.
- BERTAUX D. (1994), « Les transmissions en situation extrême. Familles expropriées par la révolution d'Octobre », *Communications*, n° 59, décembre, pp. 73-100.
- BOURGUET M.-N., VALENSI L. & WACHTEL N., ed. (1990), *Between Memory and History*, Chur: Harwood Academic Publishers.
- CHANNON J. (1987), « Tsarist Landowners after the Revolution: Former Pomeschchiki in Rural Russia during NEP », *Soviet Studies*, Vol. 39, n° 4, pp. 575-598.
- CLOWES E., KASSOW S. & WEST J., ed. (1991), *Between Tsar and People: Educated Society and the Quest for Public Identity in Late Imperial Russia*, Princeton: Princeton University Press.
- COLTON T. (1995), *Moscow. Governing the Socialist Metropolis*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- ČUJKINA [TCHOUKINA] S. A. (2000), « Dvorjane na sovetskom rynke truda (Leningrad, 1917-1941) » (Les nobles sur le marché soviétique du travail, Léninegrad, 1917-1941), in T. Vihavainen, red., *op.cit.*, Sankt-Peterburg: Žurnal « Neva », pp. 151-192.
- DAVID-FOX M. (1999), « What is Cultural Revolution? », *The Russian Review*, 58, April, pp. 181-201.
- FITZPATRICK S., ed. (1978), *Cultural Revolution in Russia: 1928-1931*, Bloomington: Indiana University Press.
- FITZPATRICK S. (1979), *Education and Social Mobility in the Soviet Union, 1921-1934*, Cambridge, Eng.; New York: Cambridge University Press.

- FITZPATRICK S. (1993), « Ascribing Class: The Construction of Social Identity in Soviet Russia », *The Journal of Modern History*, Vol. 65, n° 4, pp. 745-771.
- FITZPATRICK S. (1999), *Everyday Stalinism: Ordinary Life in Extraordinary Times: Soviet Russia in the 1930s*, New York: Oxford University Press.
- FOTEEVA E. (1996), « Social'naja adaptacija posle 1917 goda: žiznennyj opyt sostojatel'nykh semej » (L'adaptation sociale après 1917 : l'expérience de vie des familles aisées), in V. Semenova & E. Foteeva, red., *Sud'by ljudej: Rossiya XX vek. Biografii semej kak ob'ekt sociologičeskikh issledovanij* (Le destin des individus dans la Russie du XX^e siècle. Les biographies familiales comme objet d'étude sociologique), Moskva: Institut sociologii RAN, pp. 240-275.
- GARROS V., KORENEVSKAYA N. & LAHUSEN T. (1995), *Intimacy and Terror: Soviet Diaries in the 1930s*, New York: New Press.
- GEIGER K. (1968), *The Family in Soviet Russia*, Cambridge, Mass.: Harvard University Press.
- GELDERN J. von (1993), *Bolshevik Festivals, 1917-1920*, Berkeley: University of California Press.
- GERASIMOVA K. (1998), « Sovetskaja kommunal'naja kvartira: Ist.-sociologičeskij očerk » (L'appartement communautaire soviétique : étude de sociologie historique), *Sociologičeskij žurnal*, n° 1-2. pp. 224-243.
- GERASIMOVA K. & ČUJKINA [TCHOUIKINA] S. (2000), « Ot kapitalističeskogo Peterburga k socia-lističeskomu Leningradu. Izmenenie social'no-prostranstvennoj struktury goroda v 1930-e gody » (De Pétersbourg, la capitaliste à Léningrad, la socia-liste. Le changement de la structure socio-spatiale de la ville dans les années 1930), in T. Vihavainen, red., *op. cit.*, pp. 27-74.
- GOFFMAN E. (1990), *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, London: Penguin Books.
- HALBWACHS M. (1950), *La mémoire collective*, Paris: Presses Universitaires de France.
- HALBWACHS M. (1994 [1925]), *Les cadres sociaux de la mémoire*, Paris : Albin Michel.
- HALFIN I. (2000), *From Darkness to Light: Class, Consciousness and Salvation in Revolutionary Russia*, Pittsburgh: University of Pittsburgh Press.
- HELLBECK J. (2001), « Working, Struggling, Becoming: Stalin-Era Autobiographical Texts », *The Russian Review*, 60, July, pp. 340-359.
- HOLMES L.E. (1999), *Stalin's School: Moscow's Model School Nr 25, 1931-1937*, Pittsburgh: University of Pittsburgh Press.
- IVANOV V. A. (1997), *Missija ordena. Mekhanizm massovykh repressij v Sovetskoj Rossii v konce 1920-kh–40-kh gg: Na materialakh severo-zapada RSFSR* (La Mission. Le mécanisme de la répression de masse en Russie soviétique de la fin des années 1920 aux années 1940 : à partir de documents du nord-ouest de la RSFSR), Sankt-Peterburg: Liss.
- KESSLER G. (2001), « The Passport System and State Control over Population Flows in the Soviet Union, 1932–1940 », *Cahiers du Monde Russe*, vol. 42, n° 2-4, avril-décembre, pp. 477–504.

- KORELIN A. P. (1979), *Dvorjanstvo v poreformennoj Rossii (1861-1904 gg.): Sostav, čislennost', korporativnaja organizacija* (La noblesse en Russie après la réforme (1861-1904) : structure, effectif, organisation corporative), Moskva: Nauka.
- LAZAREWITCH I. & N. (1954), *L'école soviétique. Enseignements primaire et secondaire*, Paris : Les îles d'or.
- LEBINA N. B. (1999), *Povsednevnaia žizn' sovetskogo goroda: Normy i anomalii. 1920-1930 gody* (La vie quotidienne dans la ville soviétique : normes et anomalies, années 1920-1930), Sankt-Peterburg: Žurnal « Neva ».
- LE WITA B. (1984), « La mémoire familiale des Parisiens appartenant aux classes moyennes », *Ethnologie française*, vol. 14, n° 1, pp. 57-66.
- LE WITA B. (1998), « *Ni vue, ni connue...* » : *approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Paris : MSH.
- MEYER A. (1991), « The Impact of World War I on Russian Women's lives », in B.E. Clements, B.A. Engel, C.D. Worobec, ed., *Russia's Women: Accomodation, Resistance, Transformation*, Berkeley: University of California Press.
- MENSION-RIGAU E. (1990a), *L'enfance au château : l'éducation familiale des élites françaises au vingtième siècle*, Paris : Rivages.
- Mension-Rigau E. (1990b), « Une certaine image de l'histoire », *Ethnologie française*, vol. 20, n° 1, janvier-mars, pp. 27-33.
- Mension-Rigau E. (1998), *Aristocrates et grands bourgeois : éducation, traditions, valeurs*, Paris : Perrin.
- MIRONOV V. N. (1999), *Social'naja istorija Rossii perioda imperii* (L'histoire sociale de la Russie impériale), t. 2, Sankt-Peterburg: Dmitrij Bulanin.
- MOINE N. (1997), « Passeportisation, statistique des migrations et contrôle de l'identité sociale », *Cahiers du Monde Russe*, vol. 38, n° 4, pp. 587-600.
- MURAVEVA O. S. (1995), *Kak vospityvali russkogo dvorjanina* (L'éducation du noble russe), Moskva: Linka-press.
- MUXEL A. (1996), *Individu et mémoire familiale*, Paris : Nathan.
- OSOKINA E. A. (1997), *Za fasadom « stalinskogo izobilija » : Raspredelenie i rynek v snabženii naselenija v gody industrializacii, 1927-1941* (Derrière la façade de « l'abondance stalinienne » : la distribution et le marché dans l'approvisionnement de la population au cours de l'industrialisation, 1927-1941), Moskva: ROSSPEN.
- PAPERNY V. (2002), *Architecture in the Age of Stalin: Culture Two*, Cambridge: Cambridge University Press.
- PETRONE K. (2000), *Life Has Become More Joyous, Comrades. Celebrations in the Time of Stalin*, Bloomington: Indiana University Press.
- PINÇON M. & PINÇON-CHARLOT M. (1989), *Dans les beaux quartiers*, Paris : Seuil.
- PINÇON M. & PINÇON-CHARLOT M. (1995), *Grandes fortunes. Dynasties familiales et formes de richesse en France*, Paris : Payot.

- PINÇON M. & PINÇON-CHARLOT M. (1997), « Le capital cosmopolite des élites : conversions et reconversions », in D. Broady, N. Chmatko, M. de Saint-Martin, éd., *Formation des élites et culture transnationale*, Paris : Uppsala, pp. 35-45.
- RAŠIN A.G. (1956), *Naselenie Rossii za 100 let (1811-1913 gg.): Statističeskie očerki* (La population de la Russie pendant 100 ans, 1811-1913 : études statistiques), Moskva: Gosstatizdat.
- ROSENTHAL G. (2000), « Social Transformation in the Context of Familial Experience: Biographical Consequences of a Denied Past in the Soviet Union », in R. Breckner, D. Kalekin-Fishman, I. Miethe, eds., *Biographies and the Division of Europe. Experience, Action and Change of the "Eastern Side"*, Opladen: Leske & Budrich, pp. 115-138.
- SAINT-MARTIN M. de (1993), *L'espace de la noblesse*, Paris : Métailié.
- SAINT-MARTIN M. de (2002), « Vers une sociologie des aristocrates déclassés », *Cahiers d'histoire*, vol. 45, n° 4, pp. 785-801.
- SHEARER D. (2004), « Elements Near and Alien: Passportization, Policing, and Identity in the Stalinist State, 1932-1952 », *Journal of Modern History*, Vol. 76, n° 4, pp. 835-881.
- SEMENOVA V. (2000), « The Message from the Past: Experience of Suffering Transmitted Through Generations », in R. Breckner, D. Kalekin-Fishman, I. Miethe, eds., *Biographies and the Division of Europe. Experience, Action and Change of the "Eastern Side"*, Opladen: Leske & Budrich, pp. 93-114.
- ŠEREMETEV S. V. (1899), *Lotošino*, Moskva: Tip. N.I. Kumanina.
- SMIRNOVA T.M. (2003), « *Byvšie ljudi* » *Sovetskoj Rossii. Strategii vyživanija i puti integracii, 1917-1936* (Les « ci-devant » de la Russie soviétique. Stratégies de survie et trajectoires d'intégration, 1917-1936), Moskva: Mir istorii.
- STUDER Brigitte, UNFRIED Berthold & HERRMANN Irène, eds. ((2002), *Parler de soi sous Staline. La construction identitaire dans le communisme des années trente*, Paris : MSH.
- TCHOUIKINA S. (2003), « The Old and the New Intelligentsia, and the Soviet State », in T. Vihavainen, ed., *Soviet State – A Popular State?*, St.Petersburg: Evropejskij Dom, pp. 88-113.
- TISSERON S. (1996), *Secrets de famille*, Paris : Ramsay.
- TRUBECKOJ S. E. (1989), *Minuvšee* (Le passé), Paris : Ymca-Press.
- VIHAVAINEN T., red. (2000), *Normy i cennosti povsednevnoj žizni: stanovlenie socialističeskogo obraza žizni v Rossii, 1920-30-e gody* (Les normes et les valeurs de la vie quotidienne : l'évolution du mode de vie en Russie dans les années 1920-1930), Sankt-Peterburg: Žurnal « Neva ».
- VIHAVAINEN T. (2004), *Vnutrennyj vrag* (L'ennemi intérieur), Sankt-Peterburg: Kolo.
- WACHTEL A. (1990), *The Battle for Childhood: Creation of a Russian Myth*, Stanford: Stanford University Press.
- ZONABEND F. (1980), *La mémoire longue. Temps et histoires au village*, Paris : PUF.

Le front de Kalinine
décembre 1941-novembre 1942



E. Kul'kov, M. Mjagkov, O. Ržeševskij, *Vojna 1941-1945*, Olma-Press, 2005.

- | | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>⋯⋯⋯ Ligne de front en décembre 1941</p> <p>⋯⋯⋯ Ligne de front fin avril 1942</p> <p>——— Ligne de front au 18 novembre 1942</p> | <p> Regroupement des troupes allemandes et de celles de leurs alliés au 22 juin 1941 ;</p> <p> situation des troupes soviétiques</p> <p> Direction des assauts allemands</p> <p> Direction des assauts soviétiques</p> |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|